

Extrait de « Ne croyez pas ce qu'on raconte sur moi »,
une nouvelle de Joan Pons,
traduite et présentée par Agnès Elmaleh (revue CAFÉ – Feu, 2024).

[...]

V

« Longtemps » a résonné à mes oreilles comme un cri en plein rêve et j'étais prêt, j'attendais que les trois hommes se déploient et aillent jusqu'à l'unique ruban de terre que le feu n'avait pas encore encerclé. J'ai tiré et le coup les a arrêtés. Alors les flammes ont envahi le ruban et l'entrée du ravin était un mur de feu infranchissable qui avançait vers le précipice et je ne les ai plus vus. Je marchais derrière les flammes, mes pieds recevaient la chaleur de la terre noircie.

« ... ma mère est montée dans notre chambre et s'est agenouillée auprès de mes frères et sœurs, réveillés, qui pleuraient dans leurs lits, couverts de poussière, de bosses et de blessures, effrayés par les étoiles qui occupaient le plafond... »

Les coups de feu ont retenti, c'étaient sûrement les chiens. Ensuite ils se sont espacés. À un tir succédait un silence et on percevait le crépitement des flammes. Puis un autre tir éclatait, qui semblait ricocher sur la voûte étoilée avant de se perdre je ne sais où.

« ... nous sommes allés chez le médecin, qui a soigné les blessures de mes frères et sœurs, la femme du docteur a servi une camomille à ma mère pour l'apaiser et ils nous ont laissé passer la nuit chez eux.

« Le lendemain, nous avons récupéré dans la maison écroulée tout ce que nous pouvions emporter, et nous sommes partis pour la ville où nous nous sommes installés dans une pension avec vue sur le port, deux chambres communiquant par une porte intérieure ; mes frères, mes sœurs et moi, dans les deux lits d'une chambre où il y avait un calendrier, une vieille gravure avec une automobile rouge, le conducteur debout à côté, vêtu d'une casaque verte, les bottes longues, luisantes ; la veuve dans la chambre voisine.

« Mes frères et sœurs se sont réveillés le ventre creux, endoloris à cause de leurs blessures de la veille, mais la fenêtre du port leur faisait oublier la faim. Je suis entré dans la chambre de ma mère avec l'image des voiles tendues, de la fumée s'échappant du petit bateau à vapeur, et des passagers qui faisaient leurs adieux sur le pont. Ma mère était pendue au plafond, ses petits pieds absurdemment loin du sol. Je suis descendu à la réception et je l'ai annoncé à l'homme qui se tenait derrière le comptoir, un homme avec une grosse tête, chauve, la lèvre pendante et les dents jaunes, qui m'a regardé avec un mépris rance et m'a ordonné de remonter tout de suite. Je suis resté dans la chambre où ma mère s'était pendue avec la peur irraisonnée que les draps se déchirent et que l'hôtelier s'en prenne à moi pour le désordre... »

Je me suis arrêté. J'avais parlé tout seul, mais ça m'était égal. Les flammes embrasaient tout ce qui se trouvait sur leur passage comme une vaste lame enserrée par les flancs abrupts du ravin. D'autres coups de feu ont retenti et j'ai fait un pas en avant. La semelle de mes bottes avait brûlé et dégageait une odeur forte, animale. J'avais la plante des pieds bouillante.

« ...mais l'hôtelier a mis du temps à arriver en compagnie des autorités judiciaires et mes frères et sœurs ont commencé à s'inquiéter dans leur chambre et ont voulu entrer dans celle où notre mère était pendue. Je me suis assis, appuyé contre la porte qui séparait les deux chambres. Le corps était inerte et je suis resté des heures à le regarder, attendant que quelqu'un vienne le dépendre et qu'on nous laisse sortir de cette chambre avec vue sur le port. »

VI

Je suis retourné à la bergerie d'où j'ai contemplé les flammes qui s'approchaient du précipice. La lune illuminait les hauteurs d'une clarté bleue, les flammes rougeoyantes luisaient en contrebas. La fumée arrivait jusqu'à la bergerie, portée par une bise nocturne.

« ...ils l'ont dépendue avec soin comme s'ils avaient peur de la briser. Alors ils nous ont emmenés dans un internat et, quelques jours plus tard, mes frères et sœurs furent adoptés par des couples stériles. Moi, ils m'ont conduit

dans un centre pour gosses plus âgés et j'y suis resté des années en attendant que quelqu'un de ma famille me réclame et me sorte de cet endroit plein de beauté et étouffant où il y avait un cloître, au beau milieu, un puits, et tout autour des chênes, des fleurs, des plants de menthe et de basilic sauvage... »

Les deux hommes se dirigèrent vers la bergerie. Leur pas était rapide, le berger marchait derrière, Anastasi Guitu s'avança tout excité quand il me vit. Remarquant l'absence des trois autres il s'étonna.

« Ils sont déjà en route pour le village. Ils m'ont dit de vous attendre à la bergerie. »

Le berger entra la tête baissée. Anastasi Guitu redevint fébrile.

« C'était à peine croyable. On s'était placés assez haut sur la paroi, ce qui fait qu'on voyait le précipice d'un côté et, de l'autre, le fond du ravin étroit qui empêchait la lune de passer entre ses hauts flancs. Les heures m'ont paru longues jusqu'à ce que j'entende des aboiements de mauvaise bête et des tirs qui déchiraient la nuit. Nous attendions les chiens ; moi, j'étais un peu secoué, parce que depuis l'accident de l'œil, j'ai la vue détraquée, mais on a vu le feu qui progressait vers la falaise et entendu un tir tout de suite après. Je me suis dit que c'était le signal et j'ai mis mon fusil en joue, puis les premiers chiens sont apparus, avec le feu qui leur brûlait la queue. On a tiré à volonté. Le feu derrière eux, les tirs, la falaise devant, les chiens ne savaient pas comment s'en sortir et c'est là qu'est apparu le deuxième groupe, presque accolé à la paroi, ce qui fait qu'il était impossible de les viser, mais le feu était plein de vigueur et

précipitait le tout vers la falaise. Les chiens du deuxième groupe se balançaient au bord du précipice et ont fini par tomber : trois torches qui dégringolaient et semblaient se lamenter avec une voix humaine. »

Le berger ressortit de la bergerie.

« Ils venaient par vagues, les salopards.

– C'était splendide, comme le jour de l'ouragan, le jour où, précisément, on a découvert la folie du fils du patron et où on lui a construit la chambre capitonnée où il s'enferme chaque fois que le vent souffle. Mais jamais comme le jour de l'ouragan. Le formidable ouragan a commencé par le domaine de So n'Escudero de Ciutadella, où il a détruit des murs de pierres sèches et des abris. C'était une écume dense et obscure illuminée de fulgurations rouge vif qui a poursuivi par le domaine de Son Saura où elle a éboulé les murets des endos et enfoncé les toits, arraché les dalles des aires de battage, jeté les pierres au loin. À Es Banyul, l'ouragan a mis des chênes en lambeaux, déraciné des souches massives, démoli les maisons et, par miracle, leurs habitants ont survécu dans le creux d'une galerie. Plus tard, sur les terres de La Cova, il a soulevé la terre et arraché des chênes verts séculaires, carbonisés, on l'a vu plus tard, par la foudre. Continuant vers Sa Marjal Vella puis So n'Alzinar, il a démoli le toit, la cheminée et l'oratoire. Quelques hommes qui travaillaient dans la charbonnière de ce domaine se sont fait surprendre par la trombe qui soulevait et éparpillait le charbon ; les charbonniers en ont réchappé en s'abritant à l'intérieur d'une maisonnette, restée adossée à un grand chêne

vert. L'ouragan paraissait interminable et déchiquetait tout ce qu'il rencontrait. À Sa Marjaleta, il a transformé l'étable en un monceau de décombres, et emporté une à une les toitures des maisons. Il a touché une des maisons d'Alpare, est passé par Alparico puis il est descendu vers Torralba en semant après lui des dégâts considérables. Un habitant de Torralba qui revenait de Ciutadella a abandonné son chariot et s'est réfugié à l'abri d'un mur, tandis que le chariot et la mule étaient emportés par l'ouragan, qui les a soulevés de terre comme des bestiaux ailés, et a continué, implacable, sa traversée, laissant des empreintes visibles à Son Mestre Nou, Santa Anna, Torre Petxina, Es Torretó, Sa Dragonera et Algendar, déracinant des arbres, tuant des animaux, et ce tourbillon redoutable est arrivé, déjà affaibli, à Sant Telm, où il a encore fait un petit peu de mal et, au-dessus du village de Semblancat, un fait prodigieux s'est offert aux regards : un fort vent transportait quantités de feuilles de lierre que l'ouragan avait ramassées sur son passage dans le ravin d'Algendar et ces milliers de feuilles ont survolé un moment le village, des feuilles larges, jaunes, qui sont tombées peu à peu sur les toits, obstruant cheminées et conduits, tombant sur les places et les rues, et petits et grands couraient dans tous les sens pour les attraper avant qu'elles ne touchent le sol. Hein, Berger, les feuilles ? Tu t'en souviens, des feuilles mortes ?

– Bien sûr que je m'en souviens. Elles ont servi de fourrage pour mes chèvres. »

Fragment del conte «No cregui el que diuen de mi» d'en Joan Pons
(primera edició: Barcelona, Columna, 1991; versió traduïda: Maó, IME, 2014).

[...]

V

«Enrere» ressonà en les meves orelles com un crit en un somni i jo estava preparat, esperant que els tres homes s'obrissin i vinguessin cap a l'única veta de terreny que el foc encara no havia encerclat. Vaig disparar i el tret els va deturar. Llavors, les flames ocuparen la veta, i tota l'entrada era una paret de foc infranquejable que avançava cap al precipici, i ja no els vaig veure més. Jo caminava rere les flames, els meus peus sentien la calor de la terra ennegrida.

—«...la meua mare pujà al dormitori i s'agenollà a la vora dels llits dels meus germans que, desperts, ploraven coberts de polsim, cops i ferides, espantats per les estrelles que ocupaven el sostre...»

Els trets sonaren, devien ser els cans. Després els trets es feren més espaiosos. A un tret seguia un moment de silenci i es podia sentir l'espetegar de les flames. Després sonava un altre tret que pareixia rebotar en la volta estrellada, i es perdia no sé on.

—....anàrem a casa del doctor que curà les ferides dels meus germans i la dona del metge serví un te de camamilla a la meva mare per tranquil·litzar-la i ens deixaren dormir a ca seva.

En soldemà recollírem les coses que ens vam poder emportar de la casa esfondrada i partírem cap a la ciutat, on ens allotjàrem en una pensió que mirava al port, dues habitacions comunicades per una porta interior; els meus germans i jo, en dos llits d'una habitació que tenia un calendari, una làmina vella amb un automòbil vermell, el conductor dret al costat vestit amb una casaca verda, les botes altes, lluent; la vídua a l'habitació del costat.

Es despertaren els meus germans amb talent, adolorits per les ferides de la nit anterior, però els entretingué la gana la finestra del port. Jo vaig entrar a l'habitació de la mare amb la imatge de les veles estirades, el fum sortint de la xemeneia del vaporet i els passatgers acomiadant-se a la coberta. La mare estava penjada del sostre, els seus peus petits absurdament allunyats del terra. Vaig baixar a la recepció i ho vaig fer saber a l'home que estava rere el taulell, un home amb el cap gros, calb, de llavis esllanguits i dents grogues que em mirà amb un desdeny ranci i m'ordenà que comencés a pujar dalt. Em vaig quedar a l'habitació on s'havia penjat la mare amb la por desraonada que els llençols s'esquincessin i l'hostaler s'enutgés amb mi per la desfeta...

Em vaig aturar. Havia estat parlant tot sol però tant se me'n donava. Les flames abrusaven tot el que trobaven enmig com una pala ampla encaixonada entre les parets escanyades del barranc. Ressonaren nous trets i

vaig fer una passa per avant. La sola de les meves botes s'havia anat cremant i desprenia una olor forta, animal. Les plantes dels meus peus bullien.

—...però l'hostaler tardà a arribar acompanyat de les autoritats judicials i els meus germans començaren a neguitejar-se a l'habitació i volgueren entrar a la contigua on estava penjada la nostra mare. Em vaig asseure estalonat a la porta que unia les habitacions. El cos no es bategava i vaig estar hores mirant-me'l, esperant que vingués algú a despenjar-lo i ens deixessin sortir d'aquella habitació que mirava cap al port.

VI

Vaig retornar a la cabana des d'on vaig contemplar les flames que s'acostaven al precipici. La lluna il·luminava la planúria amb una claror blava, les flames rogenques resplendien baixes. Arribava a la cabana el fum empès per una brisaina nocturna.

—..la despenjaren amb cura com si tinguessin por de trencar-la. Llavors ens conduïren a un internat i, dies més tard, els meus germans foren adoptats per famílies eixorques. A mi em menaren a un centre per a al·lots majors i vaig estar-me anys esperant que algun familiar em reclamés i em tragués d'aquell lloc formós i asfixiant on hi havia un claustre amb un pou al bell mig i roures i flors i matolls de menta i alfàbrega al voltant...

Els dos homes vingueren cap a la cabana. Caminaven apressats, el Cabrer marxava darrere, Anastasi Guitu s'avançà tot excitat en veure'm. En notar l'absència del altres tres s'estranyà.

—Ja han partit cap al poble. M'han dit que vos esperés a la barraca.

El Cabrer entrà cap baix a la cabana. Anastasi recobrà la seva agitació.

—Ha estat de no creure-ho. Ens havíem situat a bona altura de la paret de manera que per una banda vèiem l'espadat i per l'altra el llit del barranc estret que no deixava passar la lluna entre les parets altes. Se'm feien llargues les hores fins que he sentit uns lladrucs de bèstia mala i trets que espetegaven la nit. Esperàvem els cans, jo anava una mica trasbalsat perquè des de l'accident de l'ull la mira se m'havia capgirat, però vàrem veure el foc avançant cap a l'espadat i seguidament sentírem un tret. Vaig pensar que era l'avís i vaig engaltar l'escopeta i aparegueren els primers cans amb el foc cremant-los la cua. Hem disparat a gust. El foc al darrere, els trets, l'espadat al davant, els cans no sabien com sortir-se'n i llavors ha aparegut el segon grup, més aferrat a la paret, de manera que ens era impossible encertar-los, però el foc anava valent i ho empenyia tot cap a l'espadat. Els cans del segon grup s'engronsaren a la vorera del precipici i acabaren per caure: tres torxes espadat avall que pareixien lamentar-se amb veu de persona humana.

El Cabrer va sortir de la cabana.

—Venien en onades, els malparits.

—Ha estat esplendent, com el dia de l'huracà, el dia que precisament van descobrir la bogeria del fill del taverner i li construïren l'habitació encoixinada on es tanca cada cop que bufa el vent. Però com el dia de l'huracà mai. L'huracà formidable començà pel predi de So n'Escudero de Ciutadella, on destrossà parets seques i barraques de bens. Era una densa i obscura bromera il·luminada a cops per una resplendor rogent que continuà pel predi de Son Saura, on esfondrà les parets dels tancats, i enfonsà teulades, arrabassà el pis enllosat de les eres, etzibà les pedres a gran distància. En es Banyul esborrincà roures, arrabassà pesades soques, esfondrà les cases i, de miracle, se salvaren els seus habitants en el buit d'una galeria. Després, en terreny de la Cova aixecà terres i arrabassà seculars alzines, que aparegueren carbonitzades més tard per les espurnes elèctriques. Agafant sa Marjal Vella i so n'Alzinar esfondrà la teulada, la xemeneia i l'oratori. En aquest predi, uns caraboners ocupats en la seva sitja es veren sorpresos pel bufarut que alçà i escampà el carabó, els caraboners se salvaren en sotaplujar-se en una barraca que quedà encastada contra una gran alzina. L'huracà no pareixia tenir fi i ho esmicolava tot al seu pas. A sa Marjaleta convertí en peltret el bouer, arrabassà una a una les teulades de les cases. Afectà una de les cases d'Alpare, avançà per Alparico i continuà Torralba avall deixant un rastre de destrosses considerables. Un fill de Torralba que tornava de Ciutadella abandonà el carro i s'aixoplugà a l'abric d'una paret, mentre el carro i la mula eren arrencats per l'huracà, que els enlairà com a bísties alades, i seguí implacable la singladura

deixant sensibles petjades a Son Mestre Nou, Santa Anna, Torre Petxina, Es Torretó, sa Dragonera i Algendar, arrabassant arbres, matant animals i aquest terrible cap de fibló acabà ja amb menys força per Sant Telm, on encara féu petits mals i, sobre el poble de Semblancat, es pogué contemplar un fet prodigiós: un fort vent traguava moltes fulles d'heura que l'huracà havia desbrossat al seu pas pel barranc d'Algendar i els milers de fulles voleiaren una estona sobre el poble, fulles amples, grogues que anaren caient sobre les cases, boixant fumerals i canonades, caient sobre places i carrers, i petits i grans corrien d'una banda a l'altra per atrapar-les abans que es posessin en terra. Eh, Cabrer? Les fulles, te'n recordes, de les fulles mortes?

—És clar que sí, que me'n record. Serviren de pinso per a les meves cabres.